

SUR LE TEXTE DES CHAPITRES DE BERNÁLDEZ RELATIFS AUX CANARIES

Il y a vingt-cinq ans, dans le *Bulletin hispanique*¹, il m'a paru opportun de signaler, après Rafael Ballester, l'intérêt qu'il y aurait à publier une édition critique de la chronique de Bernáldez, et j'avais pris comme exemple, pour appuyer mon vœu, le texte des chapitres 64, 66 et 132, relatifs aux Canaries. Mon vœu est aujourd'hui entièrement comblé grâce à l'édition établie après un demi-siècle d'efforts persévérants — la patience est la première vertu de l'érudit — par MM. Manuel Gómez-Moreno et Juan de M. Carriazo². Il m'a été ainsi possible de vérifier la valeur des conjectures que j'avais proposées pour amender le texte incertain de la *B. A. E.* (vol. 70), qui était alors l'édition la plus accessible. On verra que mes hypothèses ne se sont guère confirmées que dans la proportion d'un cas sur deux. Cela ne veut pas dire, d'ailleurs, que l'édition de la *B. A. E.* mérite d'être réhabilitée.

Pour le premier passage étudié (ch. 64, p. 612 a de la *B. A. E.*), l'édition critique de MM. Gómez-Moreno et Carriazo (p. 135) me suit entièrement sur un point où la correction, à vrai dire, était facile. Il faut, dans les deux cas, lire « Mar Pequeña » et non « mas pequeña ». Mais, dans le premier cas, le texte exact est : « ... son vecinas a la tierra de la Mar Pequeña... ». Les mots « a la tierra de » ont sauté dans la *B. A. E.*, peut-être parce que l'éditeur, ayant écrit plus haut « mas pequeña », n'est pas parvenu à comprendre le passage. Pour la suite (même page), en me fondant sur des considérations géographiques, j'avais hypothétiquement proposé de conserver la leçon de la *B. A. E.*, « Tagaos é Desa », mais d'interpréter « de Esa », où Esa aurait désigné la bourgade d'Assa. En fait, il semble bien que le Desa de la *B. A. E.* soit purement et simplement une faute : la tradition manuscrite donne unanimement Meca, Meça ou Mesa, c'est-à-dire Massa ou Massat, et il faut donner raison à l'édition de Séville (t. I, 1869, p. 176) qui a imprimé « Mesa ». Géographiquement, le mot peut surprendre pour les motifs que j'ai invoqués en 1939. Mais Massa était certainement beaucoup plus connu que Assa, et il

1. XLI, 1939, p. 364-367 : *Remarques sur le texte des chapitres de Bernáldez relatifs aux Canaries.*

2. *Memorias del reinado de los Reyes Católicos que escribía el bachiller Andrés Bernáldez Cura de Los Palacios*, Edición y estudio por Manuel Gómez-Moreno y Juan de M. Carriazo, Madrid, 1962, 17 1/2 × 25, LXVI + 711 pages. On ne s'explique pas comment cette savante édition, établie et présentée avec le plus grand soin, ne comprend aucune table des matières après le très riche index alphabétique.

est naturel que Bernáldez n'ait pas possédé dans le détail la toponymie et la géographie du Maroc méridional.

Un peu plus loin (p. 612 b de la *B. A. E.*), j'avais fait remarquer que la fin du paragraphe sur l'île de la Palma était incompréhensible. L'édition critique (p. 136) confirme qu'il faut écarter le mot « Archila », qui n'offre aucun sens, mais elle infirme ma conjecture. Le texte authentique est le suivant : « Ay en todas estas islas orchilla (orseille). Está cuatro leguas adelante de la Gomera. No hay pastel sino en ella. » Le passage qui vient ensuite, dans le même chapitre (*B. A. E.*, p. 613 a ; éd. critique, p. 138), donne « atorina », indûment corrigé par Verneau en Tirma (voir mon article de 1939, p. 366) et faussement en Toriña par la *B. A. E.* et l'édition de Séville (t. I, p. 179). Le flottement des manuscrits, qui éclate dans l'apparat critique, révèle que ce mot canarien a provoqué un embarras général, également attesté par la désinvolture de Sabin Berthelot, qui, pour se tirer d'affaire, n'a pas hésité à le supprimer sans autre forme de procès. Le contexte semble montrer qu'il ne s'agit pas d'un toponyme, mais du terme indigène qui désignait ce que Bernáldez appelle « una casa de oración³ ».

Au chapitre 66 (*B. A. E.*, p. 614 a ; éd. critique, p. 141), il ne faut pas lire *guanartemes* et encore moins *guardatemes*, mais *guadartemes*, bien que la forme *guanartemes* reste la plus fréquente. En revanche, la légère correction que je proposais ensuite est confirmée par l'édition critique (p. 142).

Au chapitre 132 (*B. A. E.*, p. 679 b ; éd. critique, p. 338), *granas* demeure inacceptable, mais un seul manuscrit a *granos*, que je proposais ; les autres portent *gramas*, qui est tout à fait admissible et qui a été retenu par MM. Gómez-Moreno et Carriazo⁴. Au chapitre 134, l'édition critique (p. 340), donne, avec quelques variantes négligeables pour le reste, la même ponctuation que la *B. A. E.* (p. 680 a). Néanmoins, la phrase continue, me semble-t-il, de prêter à difficulté, et l'apparat critique n'apporte aucune lumière. Faute de mieux, je maintiens donc mon ancienne proposition : « no los recibieron a salvo », au lieu de : « no los recibieron : salvo ».

ROBERT RICARD.

3. On laisse ici de côté la signification et la valeur de ce vocable, dont l'étude incombe aux spécialistes des Canaries préhispaniques et de leurs idiomes.

4. *Gramas* est d'autant plus admissible qu'il s'agit d'une plante appelée aussi vulgairement *greña*, dont le nom scientifique est *panicum dactylum* et qui est particulièrement abondante aux Canaries (cf. Juan Bosch Millares, dans *Anuario de Estudios Atlánticos*, Madrid Las Palmas, n° 8, 1962, p. 41).